

absolument de la même manière qu'eux, il nous faut, à nous en propre, des critiques de théâtre et de musique compétents, qui rendent nos impressions personnelles et qui fassent sur les lieux notre éducation artistique. C'est ce qui nous a toujours manqué, à moins que nous fassions entrer en ligne de compte les solitaires chroniques musicales de mon ami Guillaume Couture, qui ont paru à des intervalles si éloignés et qui n'ont revêtu que dernièrement une forme littéraire acceptable! (A ce sujet, je me permettrai de féliciter chaudement mon ami sur les deux derniers comptes-rendus qu'il a publiés dans la *Minerve*.)

Que Couture reste à la *Minerve*, vous n'avez aucun lieu d'en être jaloux, vous, mon cher éditeur, qui avez su mettre au service du "Journal du Dimanche" la plume fine d'un dilettanti, d'un connaisseur pour de bon, d'un vrai chroniqueur de théâtre, de Sir E. Solcy enfin, appelons-le de ce nom, puisqu'il lui plaît de s'en faire un déguisement avec une modestie que je condamne de toutes mes forces. — Du reste, je dois le prévenir qu'il ne pourra pas se cacher longtemps sous ce voile d'occasion, et qu'il a déjà su se trahir lui-même en gâtant par un ou deux abominables calembourgs la remarquable chronique de théâtre par laquelle il a débuté dans notre journal. Ces jeux de mots, à la portée de tout le monde, sont tout à fait indignes d'un homme de la valeur, du goût et de la culture de Solcy; aussi le prie-je, à genoux, s'il est atteint d'un mal vraiment incurable, de garder ses calembourgs pour un public autre que les lecteurs d'élite auxquels nous nous adressons.

La chronique "frou frou" de Maud a pris tout notre monde à l'improviste. Assurément, ce n'est pas une femme qui l'a écrite; encore moins est-ce un homme. Vous comprenez d'ici l'embarras cruel où se trouve le lecteur curieux. Ne pouvoir deviner, quel douloureux supplice! J'ai des amies charmantes, dans le monde le plus distingué, qui ont fait des maladies très-graves pour n'avoir pu satisfaire des curiosités moins agaçantes que celle-là. Pour moi, je serai d'avis, jusqu'à nouvel ordre, que Maud est un petit diabolin charmant et piquant à l'extrême, formé d'un certain nombre de femmes et de quelques hommes qui ont réussi à s'entendre une fois, depuis que le monde est monde, et à dire la même chose, mais en ayant soin de prendre un nom qu'il leur sera facile ensuite de répudier tour à tour, impunément. Qu'importe! c'est là chose secondaire. L'essentiel est que la chronique soit "vécue," comme on dit aujourd'hui, et qu'elle se rende maîtresse du lecteur, but que Maud atteint et dépasse à pleines voiles.

Je ne dirai rien de Fernand, un autre mythe dont le nom de circonstance a servi à signer un article très-bien tourné, en vérité, mais qui nous intéresse au même degré que la première fiction venue. Gardez-vous, mon cher éditeur, de surcharger votre journal de ces noms d'emprunt qui feraient croire à une trop grande pauvreté indigène, et faites plutôt quelques légers sacrifices, en commençant, pour donner

l'essor à une littérature vraiment nationale: cette littérature, d'après tout ce que je vois depuis quelque temps, ne demande qu'à se faire jour et à donner la mesure de ce qu'elle peut accomplir avec de l'exercice, de "l'entraînement" et le concours d'un public prêt à encourager tous les essais qui contiennent des indications de talent réel et de dispositions heureuses.

Quant à l'*Album de Marguerite*, que vous en dirai-je? Où veut-elle en venir, cette tendre fleur, avec son carnet qui n'en est encore qu'au 27 mai, 1881? Nous allons trop vite pour elle dans notre siècle et, assurément, nous ne pouvons nous attarder à noter une fois par semaine des impressions qui, après tout, ne sortent pas de la généralité des impressions de toutes les filles de son âge, sans être relevées par le piquant des réflexions ni par les charmantes ingénuités qui donnent une saveur particulière à ces indiscretions de pensionnaires.

Enfin, pour ne rien omettre, j'irai jusqu'à mentionner cette espèce de je ne sais quoi qui a paru sur la première page même de votre dernier numéro et qui est signé "La Rédaction." C'est par trop d'obligeance de votre part, et si vous avez réellement une rédaction anonyme de cette force qui se glisse sous votre patronage, à la faveur des multiples occupations de détail que vous impose la fondation d'un journal nouveau, le plus tôt vous l'aurez reléguée dans le voisinage des annonces, le mieux ce sera pour vous et pour vos lecteurs. Vous êtes tenu d'être très-particulier, sinon très-difficile; tout ce qui paraît dans une publication comme la vôtre s'adressant, non pas à proprement parler au public, mais à une classe choisie de lecteurs, vous oblige à éviter soigneusement les taches trop vives et les ombres trop tranchantes.

Mais me voilà en frais de vous faire une véritable revue critique. C'était bien à cent lieues de mon esprit lorsque j'ai pris la plume, ignorant absolument ce que j'allais lui demander et où elle me conduirait. Je l'ai laissé courir librement, les rênes sur le cou, en suivant le fil de mes pensées qui, souvent ainsi, battent le chemin devant moi, longtemps avant que j'ose m'aventurer à leur poursuite pour les enchaîner sur le papier.

Et que de choses, une fois lancé sur cette route que je parcours à peine depuis quelques minutes, n'aurais-je pas à vous dire! Que de réflexions n'amène pas l'éclosion d'un mouvement littéraire chez un peuple pour qui cela est chose rare et qui a devant lui une longue carrière à parcourir! Il semble que toute l'âme de ce peuple, longtemps peut-être contenue, se jette avec passion dans un monde d'idées qu'elle n'avait fait encore que soupçonner et qui maintenant l'éblouissent, l'emportent et lui font franchir en quelques bonds une vaste étape remplie d'horizons nouveaux. Une fièvre, une agitation intellectuelle inconnue, jointe à l'impatience d'un joug devenu trop étroit et à un besoin intense de savoir, d'aller aussi loin que possible au fond des choses, de faire des incursions hardies en dehors du champ limité

jusque là par des prescriptions surannées et des règles immuables, accompagnent invariablement ces périodes fécondes et brillantes dans lesquelles se retrempe, s'agrandissent et s'élèvent les civilisations humaines.

N'est-ce pas à l'une de ces phases que nous sommes parvenus aujourd'hui ou que nous sommes à la veille de parvenir, si l'on en juge par les symptômes qui se manifestent? Et qu'importent les symptômes! Qui ne voit que notre éducation en lisières, à contresens du prodigieux développement de toutes les sciences sur le reste du globe civilisé, nous tient comme engourdis dans un étroit maillot qu'il nous faudra bien vite faire éclater, s'il ne se rompt de lui-même? Qui ne voit que ces bandages et ces attaches multipliées ne pourront pas retenir longtemps encore un peuple vigoureux, intelligent, qui a senti l'ambition naître en lui avec le sentiment d'une force qu'il ne se connaissait pas, et qui, depuis une quinzaine d'années, non-seulement se mêle avec une curiosité ardente au grand mouvement moderne, mais cherche encore à y conquérir une position digne d'une race cultivée et éclairée?

Cette position, nous sommes loin encore de pouvoir la tenir; mais nous y tendons. Voyez que de nombreux essais dans tous les genres, et que de formes multiples revêt ce besoin que je signalais plus haut, d'apprendre, de rechercher et d'honorer les œuvres de l'intelligence, de se produire et de se faire valoir par elles. Il est vrai que les productions n'ont pas marché de pair avec l'appétit du public, mais si les producteurs sont rares, ça n'est pas la faute du sol ni des consommateurs. Les conditions sont favorables; le goût de la lecture s'est immensément répandu dans la dernière décennie; on peut même dire qu'avec la nouvelle génération cinq lecteurs contre un ont surgi, lecteurs pénétrés du souffle et animés du tempérament de leur époque, choses auxquelles il est impossible d'échapper, dans quelque milieu que l'on se trouve obligé de vivre.

Voyez, par exemple, dans le seul journalisme, quelle différence entre aujourd'hui et moins de vingt ans auparavant! A cette époque il n'y avait pas un seul journal quotidien; on ne pensait même pas qu'il pût en exister, tant il semblait difficile de faire face, avec des moyens bien insuffisants, à la quantité de besogne qu'imposent et les traductions, et la rédaction de tous les jours, et l'ensemble des matières indéfiniment variées qui forment la substance d'un numéro de journal. Cependant, cette tâche, on l'a entreprise, malgré les prophéties sinistres et les découragements prodigués sous vingt formes diverses; et aujourd'hui, l'on ne compte plus guère dans nos principales villes que des journaux quotidiens, dont quelques-uns se tirent à sept, huit, dix et même douze mille exemplaires. Sans doute le journalisme est une forme très-secondaire de la littérature; mais son expansion rapide et le développement considérable de tous ses moyens n'en démontrent pas moins que le nombre des lecteurs s'est étonnamment